

Gilles Magréau

HETZEL

L'éditeur édifiant

MONOLOGUE

Août/Novembre 2008

AVANT-PROPOS

L'action se situe la veille de la parution de l'édition dite «ne varietur» des «Misérables» en cinq volumes in octavo parue chez HETZEL en 1881.

Pierre-Jules HETZEL monologue au fil d'une relecture très discursive des volumes, qu'il parcourt un peu au hasard de son inspiration du moment.

Un passage suggère un souvenir, une anecdote, ou une analyse plus développée, au gré de l'extrait qui se trouve mis en lumière.

On se trouve toujours dans le registre de la confiance, voire de la découverte ou de la discrétion, lorsque l'image publique du poète risque de se trouver quelque peu malmenée.

Il s'agit donc d'une tranche de vie quotidienne, signée du représentant emblématique de ceux qui ont tenu un rôle déterminant dans la diffusion de la littérature au travers de son support le plus répandu, le livre. Ce représentant, c'est l'éditeur.

En effet, le XIX^{ème} siècle marque le début des moyens massifs de communication, grâce au développement de la diffusion des manuels liés à l'essor de l'école publique. Les théories et les idées ne peuvent se répandre que grâce au livre seul «mass-media» alors en activité. On cherchera en vain, à cette époque, le téléphone, la radio, la télévision, l'ordinateur..Cet office est exclusivement tenu par le livre et – déjà – la presse.

Ce monologue se veut être un hommage à ces entrepreneurs courageux et déterminés qui se donnèrent pour mission quotidienne de contribuer à la propagation des idées, illustration majeure du progrès social dont nous nous trouvons, aujourd'hui encore, les heureux récipiendaires.

Gilles Magréau
11 novembre 2008

HETZEL Intervention 1

Dès demain matin, on va découvrir la nouvelle édition des «Misérables». Ce cher Victor, décidément est un homme de parole. «J'ai signé pour douze ans avec Lacroix, en 61, c'est vrai. Mais c'est vous, Pierre-Jules, qui publierez l'édition «ne varietur», corrigée par mes soins, et sans doute modifiée. Parole vaut contrat, dans ma bouche, vous verrez !» Voilà ce qu'il m'avait dit à Guernesey, en 70, quelques heures avant son retour en France.

Prémonition ? Intuition de génie ? Les deux, sans doute. L'ordre des chapitres a bien été bouleversé au début de l'oeuvre. On y voit, singulièrement, l'évêque Myriel au comportement étonnant, pour ne pas dire déroutant. Curieux, n'est-ce pas ? Oui, c'est curieux comme Myriel est une sorte de miroir dans lequel Valjean va découvrir son propre reflet. Et à l'image du poète qui doit guider les peuples vers la lumière, c'est Myriel qui va guider le forçat vers le bien. Assurément, ce prêtre-là, qu'on va maintenant découvrir en dialogue avec un vieux conventionnel mourant, n'est vraiment pas un curé comme les autres, ne croyez-vous pas ? (Il se tourne vers le public) Pardonnez-moi ! À ma grande honte, j'ai omis de vous saluer...et de me présenter. Je me nomme Pierre-Jules Hetzel, et je serai demain l'éditeur comblé des «Misérables» format in octavo en cinq volumes....Mon dieu, quelle honte, quel manque de tact, je suis impardonnable....(Il prend un volume sur la table, l'ouvre et le feuillette, puis s'arrête sur une page, qu'il lit avec attention. Il ferme le livre et enchaîne sur l'intervention 2)

intervention 2

Je tiens Hugo pour un auteur dramatique de tout premier plan. Dans «Les Misérables», et sans vergogne aucune, le romancier puise à plaisir dans les multiples ressources du dramaturge. On va me dire encore que j'exagère, que je regarde Victor avec les yeux de Chimène, que je vénère mon auteur au-delà du raisonnable ! Peut-être...mais peu importe ! Les jaloux de tous bords ne m'empêcheront pas de penser que l'arrivée de Valjean à Digne est un modèle du genre, et que tout le caractère du forçat se trouve en germe dans son retour solitaire au sein de la société humaine qui l'avait banni naguère. Un naguère de dix-neuf ans ! Dix-neuf ans....Dix-neuf ans de bagne pour Valjean...Dix-neuf ans d'exil pour Hugo ! Sacrebleu, c'est bien la première fois, ce soir, que je remarque cette troublante similitude...À l'occasion, j'interrogerai Victor là-dessus...Dix-neuf ans...Y verrait-on davantage qu'une simple coïncidence ? (Il fait quelques pas en silence et reprend un volume, qu'il parcourt de page en page)

Quelle oeuvre déconcertante ! Quelle trajectoire exemplaire, que celle de Valjean. Faire d'un forçat le héros d'une oeuvre romanesque, voilà bien une idée singulière...pour ne pas dire provocatrice...C'est un peu comme si Mandrin avait voulu rendre romantique le brigandage, toutes choses étant égales, par ailleurs. Hugo ne manque pas d'audace, reconnaissons-le....

À la réflexion (il enchaîne sur l'intervention 3)

Intervention 3

Le destin de Valjean est encadré par deux visages. Celui du charretier Fauchelevent, et celui de l'inspecteur Javert. Le premier deviendra son sauveur; nous le verrons plus tard, le second sera son persécuteur, nous l'apprendrons sans tarder. L'un remboursera sa reconnaissance, l'autre ne soldera jamais la dette pourtant acquittée par le séjour au bagne...

C'est étrange comme la scène fameuse de la charrette accidentée réunit dans sa dimension dramatique les trois protagonistes, et c'est magnifique comme Hugo, par la grâce de ce qui n'est pas dit, réussit à faire naître une tension extrême, où le malheur à venir est en germe dans un silence...heu, comment dire...? Un silence...expressif ? La formule est osée, n'est-ce pas ?

(Il reprend un volume et lit : Première partie FANTINE...Il referme le livre et le repose. Il enchaîne sur l'intervention 4)

Intervention 4

Je le tiens de Juliette Drouet, elle-même. Fantine est tout simplement la diminution du mot «enfantine». Mot d'enfant que Victor aurait, disait-elle, emprunté à Léopoldine, dont les facéties de petite fille le ravissaient au plus haut point.

À l'origine, me précisa Juliette, la jeune maman de Cosette se prénomait Marguerite. Marguerite Louet. De là venait le surnom de sa fille à Montfermeil: l'Alouette.

On ne dira jamais assez combien le roman est écrit sur un tissu biographique abondant. Un exemple, au hasard : Fantine aux prises avec le bourgeois Bamatabois et l'inspecteur Javert sous les yeux du maire de Montreuil, c'est Hugo lui-même témoignant en faveur d'une prostituée, rue Taitbout, en janvier 41, alors qu'il est académicien depuis deux jours. Comment s'étonner de la puissance du roman ? Il est forgé au courage de son auteur, tout simplement...

Le courage n'est pas la moindre vertu d'un écrivain, surtout quand il est l'observateur inspiré de son siècle. Mais au fond, tout commence par l'écoute, disons plutôt par un sens aigu de l'observation de ses contemporains et de ce qui les caractérisent. Javert en est un parfait exemple. Ah, Javert...(il enchaîne sur l'intervention 5)

Intervention 5

Javert. Monsieur Javert. L'inspecteur Javert. C'est limpide : Javert n'a pas de prénom ! Le prénom, c'est bien ce qui distingue un individu d'un autre individu. La preuve est faite que Javert n'a rien d'humain. C'est le garde-chiourme de la Société, c'est le rempart de l'ordre établi. Tout au long du roman, Javert est un guetteur désincarné, l'ombre omniprésente de la loi, le gardien sans nuance et sans état d'âme de la règle, écrite ou non écrite. À ses yeux, le forçat est déchu pour l'éternité : le traquer sans relâche est un devoir sacré.

Depuis le bagne de Toulon, jusqu'au bureau de police de Montreuil-sur-mer, la chasse à courre est de rigueur. Mais le duel trouve son point d'équilibre : le gibier a identifié son trappeur, tandis que le chasseur se trompe de cible...Voilà tout l'enjeu de la conversation feutrée, mais impitoyable entre Javert et le maire de Montreuil, monsieur Madeleine, autrement dit Jean Valjean. Un combat de titans...au milieu duquel surgira – quel coup de théâtre – le fameux Champmathieu...(enchaîne sur intervention 6)

Intervention 6

La suite, on la connaît. C'est «tempête sous un crâne»! Valjean pourrait, sans coup férir, laisser condamner Champmathieu; puisqu'il se trouve abrité sous l'apparence honnête et rassurante de monsieur Madeleine. Or, le bien ne se monnaie pas, l'honneur ne se morcelle pas. Valjean se rend au tribunal d'Arras, disculpe l'accusé en révélant sa véritable identité, puis rentre aussitôt pour venir au chevet de Fantine, tandis que l'avocat général, pris de court et visiblement en manque de coupable, informe Javert « de la nécessité de se saisir de la personne de monsieur le maire de Montreuil-sur-mer ». Cette phrase où il y a beaucoup de «de», est sans doute écrite sous le coup de l'émotion, croit devoir préciser l'auteur...!Il n'empêche : Javert est content, Javert est heureux, Javert est satisfait. Sous le regard de Fantine, il est comme un démon qui retrouve son damné ! La mort est là, d'ailleurs, elle emporte la jeune femme, mais comme l'écrit Victor : «Javert simplifia l'enterrement de Fantine et le réduisit à ce strict nécessaire qu'on appelle la fosse commune. Sa tombe ressembla à son lit. » Quelle violence dans cette formule...(il enchaîne sur l'intervention 8)

Intervention 8

Nous voici au premier quart du roman. Hugo a rédigé en dernier, sur le plateau de Mont-Saint-Jean, tout un développement consacré à Waterloo. Cela lui permet de revenir au 18 juin 1815, de s'offrir une incursion dans le style épique et flamboyant en nous contant cette effroyable bataille, mais aussi de relancer l'action de l'oeuvre en portant à la connaissance du lecteur deux personnages de toute première importance pour la suite : le colonel-baron de Pontmercy, père de Marius, et le sergent Thénardier, qu'on retrouvera bientôt aubergiste à Montfermeil, où Cosette est retenue en pension, disons en esclavage inavoué. D'ailleurs (il enchaîne sur l'intervention 9)

Intervention 9

À bien des titres, ce roman sort de l'ordinaire. Il est, par exemple, l'un des premiers à parler autant de l'enfance. Je crois que Victor en a profité ici pour y développer ce que j'appellerais une théorie philosophique originale sur les petits des humains. Pour lui, l'enfant est plus qu'innocent, il est divin au sens où il ne partage ni les préoccupations ni les intérêts des grandes personnes. De là sa légèreté et sa grâce. Mais de là aussi sa souffrance, quand l'enfant se trouve déplacé, incompris, ignoré : son entrée dans la vie est un exil. Par nature, l'enfant devient alors un misérable. On jurerait le vivant portrait de la petite Cosette, que Jean Valjean va proprement racheter à sa famille...comment la qualifier ? À sa famille d'accueil ?

Intervention 10

Paris est un océan, mais un fin pêcheur sait comment y trouver son poisson, Paris est une immense forêt dans laquelle le chasseur apprend vite à y débusquer son gibier. Anonyme locataire d'un modeste garni qu'on appelait la masure Gorbeau, Valjean fut victime de son action charitable : il fit l'aumône à un faux mendiant, l'inspecteur Javert. La proie et le limier eurent le même choc émotionnel en croyant mutuellement se reconnaître.

Javert organise la traque et sollicite du renfort au commissariat du quartier. Valjean met à profit ce maigre répit pour disparaître avec Cosette, et serré de près par les policiers, utilise ses qualités physiques hors du commun pour escalader un mur d'enceinte situé petite rue Picpus, au numéro 62....Ce mur est celui d'un couvent imaginé de toutes pièces par notre auteur. (il enchaîne sur l'intervention 11)

Intervention 11

Ce couvent situé petite rue Picpus, c'est le couvent des Bernardines, un ordre inventé de toutes

pièces par Victor Hugo. Cette géniale créativité a été provoquée, soutenue, alimentée par Léonie Biard. Léonie Biard, cette jeune femme avec laquelle Hugo, récemment nommé pair de France, fut surpris au petit matin. Constat d'adultère, scandale étouffé in extremis, bref, ce jour-là, en 1845, la pauvre Léonie est conduite en prison, tandis que le romancier s'enferme chez lui pour s'attaquer à une oeuvre nouvelle, provisoirement intitulée «Jean Tréjean», qu'il rebaptisera deux ans plus tard : «Misères». C'est seulement au début de l'exil, en 53, qu'il choisira définitivement le titre d'un roman qui l'aura occupé plus de quinze ans : «Les Misérables».

Mais revenons à Léonie : ce sont ses nombreuses pages de notes et de documentations qui aideront notre auteur à imaginer le couvent dans lequel Cosette va acquérir et parfaire son éducation. Elle est bien loin penser qu'en sortant de cette institution, elle va croiser la route, et la destinée de Marius Pontmercy, fils d'un colonel d'empire blessé à Waterloo, et celui de son grand-père, un authentique bourgeois nommé Gillenormand. Un sacré personnage, ce Gillenormand.....(il ouvre un volume et lit., enchaînant sur l'intervention 12)

Intervention 12

Il lit :

Marius s'en était allé avec trente francs, sa montre et quelques hardes dans un sac de nuit. Il était monté dans un cabriolet et s'était dirigé à tout hasard vers le quartier latin. Qu'allait devenir Marius? (il referme le livre)

Quel métier ! On est en plein roman feuilleton, n'est-ce pas ? Il faut à tout prix piquer la curiosité du lecteur et relancer son attention. Hugo n'hésite pas. Après le calme et le silence du couvent, il nous change radicalement d'univers et nous transporte au coeur de la vie bohème et insouciant, en apparence, des étudiants parisiens, chez qui les sentiments républicains naissent et prospèrent. C'est le temps des cénacles où le romantisme va trouver ses racines et sa légitimité. Hugo y évoque sa propre jeunesse et y décrit, n'en doutons pas, quelques souvenirs au parfum d'humour estudiantin...

(il enchaîne sur l'intervention 13)

Intervention 13

L'université, les librairies, les interminables discussions d'estaminets, tout cela suscite, encourage et développe le mouvement des idées. La réflexion conduit aux choix et mène à la vie politique. Et c'est alors que surgit à nouveau l'éternelle querelle des anciens et des modernes. Des mondes réputés inconciliables s'observent, s'évaluent, avant de s'affronter en cédant aux sirènes de la violence, de l'absolu, de l'a-priori. Les générations qui ont connu, dans une même existence, l'ancien régime, puis la révolution, puis l'empire, puis la restauration, se cramponnent aux quelques certitudes qui subsistent au plus profond de leur être; tandis que les jeunes cerveaux pétris d'idéaux révolutionnaires, puis bonapartistes, appellent de toutes leurs forces une république autant éprise de justice que d'utopie. Et pour l'invraisemblable Gillenormand, la coupe est pleine (il feuillette un volume) ah, voilà. Cette tirade est délicieuse...(il lit) seul dans son salon, Monsieur Gillenormand lit son journal.(Il met le volume dans son propre journal et contrefait le personnage):

«Les élèves de droit et de médecine doivent se réunir, demain à midi, place du Panthéon, pour délibérer au sujet des canons parqués dans la cour du Louvre...». Délibérer ! Ce tas de morveux ! Ça se convoque sur la place du Panthéon! Vertu de ma mie! Des galopins qui étaient hier en nourrice! Si on leur pressait le nez, il en sortirait du lait! Et ça délibère demain à midi! Où va-t-on ? Il est clair qu'on va à l'abîme. L'artillerie citoyenne! S'en aller jaboter en plein air sur les pétarades de la Garde Nationale. Voyez un peu où mène le jacobinisme. Je parie tout ce qu'on voudra, un million contre un fichtre, il n'y aura là que des repris de justice et des forçats libérés. Les républicains et les galériens, ça ne fait qu'un nez et qu'un mouchoir. Carnot disait :où veux-tu que j'aïlle, traître ? Et

Fouché répondait : où tu voudras, imbécile! Voilà ce que c'est que les républicains. (Il reprend sa lecture puis s'interrompt à nouveau.)

Sûr que Marius, étudiant en droit, y sera! Quand on pense que ce drôle a eu la scélératesse de se faire carbonaro ! Pourquoi as-tu quitté ma maison? Pour t'aller faire républicain! Psst ! D'abord, le peuple n'en veut pas, de ta république. Il n'en veut pas, il a du bon sens, il sait bien qu'il y a toujours eu des rois, et qu'il y en aura toujours. Il sait bien que le peuple, après tout, ce n'est que le peuple. Il s'en burle, de ta république, entends-tu, crétin ???

S'amouracher du père Duchêne, faire les yeux doux à la guillotine, chanter des romances et jouer de la guitare sous le balcon de 93, c'est à cracher sur tous ces jeunes gens-là, tant ils sont bêtes. Il suffit de respirer l'air de la rue pour être insensé. Le premier polisson venu laisse pousser sa barbe de bouc, se croit un drôle et vous plante là les vieux parents! C'est républicain, c'est romantique. Qu'est-ce que c'est que ça, romantique? Faites-moi l'amitié de me dire ce que c'est que ça. Toutes les folies sont possibles. Il y a un an, ça vous allait à «Hernani». Je vous demande un peu, «Hernani». Des antithèses ! Des abominations qui ne sont même pas écrites en français ! Et maintenant, on a des canons dans la cour du Louvre! Ah, Marius, ah, gueusard, aller vociférer en place publique. Délibérer et prendre des mesures. Ils appellent ça des mesures, justes dieux! J'ai vu le chaos, je vois le gâchis. Des écoliers délibérer sur la Garde Nationale, cela ne se verrait que chez les ogibewas et chez les cadodaches! Les sauvages qui vont tout nus, la caboche coiffée comme un volant de raquette, avec une massue à la patte, sont moins brutes que ces écoliers-là! C'est la fin du monde. C'est évidemment la fin de ce misérable globe. Il fallait un hoquet final, la France le pousse! Délibérez, mes drôles! Ces choses-là arriveront tant qu'ils liront les journaux sous les arcades de l'Odéon. Tous les journaux sont de la peste. Tous, même le «Drapeau Blanc».

Citoyens, je vous déclare que votre progrès est une folie, que votre humanité est un rêve, que votre révolution est un crime, que votre république est un monstre, que votre jeune France pucelle sort du lupanar, et je vous le soutiens à tous, qui que vous soyez, fussiez-vous publicistes, fussiez-vous économistes, fussiez-vous légistes, fussiez-vous plus connaisseurs en liberté, en égalité et en fraternité que le couperet de la guillotine ! Je vous signifie cela, mes bonshommes !!!

(Il plie consciencieusement son journal, puis se lève et murmure):

Marius, Marius, petit gremlin, tu manques à ton grand-père.....

Intervention 14

Quel tempérament ! Quelle tornade intellectuelle ! Je l'avoue bien volontiers, j'ai beaucoup d'affection pour ce vieux bonhomme. Sur bien des points, il me fait penser...à moi, en un peu plus jeune tout de même...

Evidemment, qu'il manque à son grand-père, le pauvre Marius. Farouche, décidé, têtu, indomptable, le jeune homme poursuit ses études de droit, travaille dans une librairie et commence à développer ce que l'auteur nomme une grande maladie, contractée au Jardin du Luxembourg, en suivant les promenades quotidiennes d'un certain monsieur Leblanc et de sa toute jeune fille qui semblait sortir à peine de l'adolescence. Le lecteur consciencieux, tout comme le spectateur attentif aura bien sûr, dans ce couple, reconnu Jean Valjean et Cosette. À cette époque, Valjean se fait appeler Ultime Fauchelevant, comme le frère du vieux charretier dont il a repris l'identité, après son décès au couvent. Marius, un jour, trouve un mouchoir oublié, croit-il, par la jeune fille. Voyant les initiales U.F., le voilà persuadé que l'aimable personne se prénomme...Ursule ! Ô prodiges de l'amour...!

La première partie du roman s'achève habilement dans un savoureux climat de mélodrame : Marius vient de retrouver la trace de celui qu'il considère comme le sauveur de son père à Waterloo. En effet, Jondrette se nomme Thénardier. Sa fille Éponine est follement amoureuse du beau Marius.

La bande que la police appelle les brigands de Patron-Minette, à laquelle appartient l'ancien cabaretier, a tendu un guet-apens au philanthrope Monsieur Leblanc. Le drame couve et se noue....

Mais que va-t-il advenir ?

En stratège consommé de la littérature romanesque, Hugo va brouiller les pistes. Il nous ramène

vers les journées de juillet 1830....(il ouvre un volume et lit, en marchant d'abord de long en large puis en prenant la posture d'un homme politique à une tribune imaginaire):

Dans la société telle qu'elle se fait, un peu par Dieu, beaucoup par l'homme, les intérêts se combinent, s'agrègent et s'amalgament de manière à former une véritable roche dure, selon une loi dynamique patiemment étudiée par les économistes, ces géologues de la politique.

Puis des hommes qui se groupent sous des appellations différentes, mais qu'on peut désigner sous le terme générique de socialistes, tâchent de percer cette roche et d'en faire jaillir les eaux vives de la félicité humaine.

Leurs travaux embrassent tout : depuis la question de l'échafaud jusqu'à la question de la guerre. Au droit de l'homme proclamé par la révolution française, s'ajouteront le droit de la femme et le droit de l'enfant.

Toutes les visions de l'organisation du monde peuvent être ramenées à deux problèmes principaux. Premier problème : produire la richesse. Deuxième problème : la répartir. Le premier problème contient la question du travail. Le deuxième contient la question du salaire. Dans le premier problème, il s'agit de l'emploi des forces. Dans le second, de la distribution des jouissances. Du bon emploi des forces résulte la puissance publique. De la bonne distribution des jouissances résulte le bonheur individuel. Par la bonne distribution, il faut entendre non distribution égale, mais distribution équitable. La première égalité, c'est l'équité.

De ces deux choses combinées : puissance publique au dehors; bonheur individuel au dedans, résulte la prospérité sociale. Prospérité sociale, cela veut dire l'homme heureux, le citoyen libre, la nation grande.

Les deux problèmes veulent être résolus ensemble pour être bien résolus. Ne résolvez que le premier des deux problèmes, vous serez Venise, vous serez l'Angleterre. Il est bien entendu qu'ici, par ces vocables Venise-Angleterre, nous désignons non des peuples, mais des constructions sociales, les oligarchies superposées aux nations, et non les nations elles-mêmes.

Résolvez les deux problèmes, encouragez le riche et protégez le pauvre, supprimez la misère, mettez un terme à l'exploitation injuste du faible par le fort, mettez un frein à la jalousie inique de celui qui est en route contre celui qui est arrivé, ajustez mathématiquement et fraternellement le salaire au travail, mêlez l'enseignement gratuit et obligatoire à la croissance de l'enfance et faites de la science la base de la virilité, développez les intelligences tout en occupant les bras, soyez à la fois un peuple puissant et une famille d'hommes heureux, démocratisez la propriété, non en l'abolissant mais en l'universalisant, de façon que tout citoyen soit propriétaire, en deux mots, sachez produire la richesse et sachez la répartir. Vous aurez tout ensemble la grandeur matérielle et la grandeur morale; et vous serez digne de vous appeler la France.

Voilà, en dehors et au-dessus de quelques sectes qui s'égarent, ce que disait le socialisme. Voilà ce qu'il cherchait dans les faits. Voilà ce qu'il ébauchait dans les esprits.

Intervention 16

Quelle pénétration de la pensée ! La vision politique de Victor m'a toujours séduit, tant son pouvoir de conviction est énorme. Voici donc comment il justifiait son entrée en socialisme au début des années 30. Quel souffle dévastateur, quelle puissance prémonitoire...Quand j'y pense...l'esprit de 48 autour du gouvernement provisoire que présidait Lamartine, et dont j'avais le redoutable honneur de diriger le cabinet (il reste pensif quelques instants); cet esprit de 1848 était déjà en germe durant les journées de juillet 1830...Et ça, Victor l'a parfaitement analysé. Cet homme-là me stupéfie : plus il avance en âge et plus il rajeunit. Je comprends pourquoi notre toute nouvelle troisième république recherche ses avis et ses assentiments....

Mais je m'égare...Reprenons le cours de notre roman. Voyons, voyons....oui...Marius, voulant déjouer le piège tendu à Monsieur Leblanc...Valjean, si vous préférez, s'en était remis à la protection de la loi : il avait appelé Javert à la rescousse...qui avait arrêté la bande de malfaiteurs. Et

pendant cette arrestation mouvementée, Valjean s'était échappé par la fenêtre. Marius venait de perdre la trace de ses amours naissantes....

Intervention 17

Les Misérables, c'est aussi un grand roman d'amour : c'est aussi le conte de fées d'une enfance torturée, martyrisée, qui va rencontrer la passion. Le bonheur de Marius et de Cosette va terminer l'oeuvre en apothéose, autour de la mort de Valjean, figure moderne d'un christ..laïque ? L'image est osée, sans doute...et pourtant...! Mais nous n'en sommes pas là.

Grâce à Éponine, amoureuse sans retour, Marius va retrouver la trace...et l'adresse de la jeune fille aperçue au Jardin du Luxembourg. Elle et son père vivent dans une discrète maison de la rue Plumet. Marius s'y rend souvent de nuit...Il y rêve, y espère..et la veine poétique d'Hugo fera le reste. : vient le temps des écrits, des lettres échangées, des sentiments, des serments, des émois....

(il se verse un verre de vin)

À propos d'émoi, ce vin est incomparable ! C'est Balzac, ce cher Honoré qui me l'a fait découvrir. Il profitait de ses séjours en Touraine pour nous régaler de ces cépages fruités, mais si légers pour nos estomacs parisiens. C'est un «Noble Joué» qu'on trouve entre Bourgueil et Chinon, si je me souviens bien. Quelle délicatesse au palais...! (il savoure la gorgée)

Où en étais-je ? Ah oui.

On ne reste pas hors du temps quand la vie quotidienne reprend sauvagement ses droits. Plus que jamais Valjean demeure un fugitif, un forçat en rupture de ban, et plus que jamais après l'épisode du guet-apens dans la mesure Gorbeau, Javert a retrouvé son instinct de chasseur. Sentant confusément monter les menaces autour de lui, et songeant d'abord à mettre Cosette hors de danger, Valjean prend le parti de l'exil volontaire : l'Angleterre est le havre de paix et de tranquillité dont il rêve. Or, Dans le même temps, l'enterrement du général Lamarque va provoquer un soulèvement insurrectionnel qui semblait couvrir depuis la révolution de juillet : après le beau coup de vent populaire et le grand ciel bleu, vient le temps du ciel nébuleux. Le Paris des étudiants, des boutiquiers, des ouvriers des faubourgs va brusquement s'enflammer, et l'émeute va prendre forme.

La remarque d'Hugo, à ce sujet, est fort judicieuse. Jugez vous-mêmes :

« Toute émeute ferme les boutiques, déprime les fonds, consterne la bourse, suspend le commerce, entrave les affaires, précipite les faillites...On a calculé que le premier jour d'émeute coûte à la France vingt millions, le deuxième quarante, le troisième soixante....Mais tout cela vaut-il le sang versé ? »

Ayant à nouveau perdu contact avec son amoureuse, Marius, comme on se suicide, retrouve ses amis étudiants sur la barricade érigée rue de la Chanvrerie. Il y retrouvera les principaux protagonistes du roman.(Il enchaîne sur l'intervention 21)

Intervention 21

Parmi les figures les plus exemplaires présentes sur la barricade de la rue de la Chanvrerie, il en est une pour laquelle Hugo semble avoir une affection particulière : je veux parler d'Enjolras, le chef charismatique des étudiants, ces fameux amis de l'A.B.C.

(Il ouvre un volume, et cherche un extrait précis)

Regardez-le, ce jeune homme au regard fiévreux, Saint-Just réincarné, pleinement conscient de la force historique de l'insurrection. Écoutez-le galvaniser ses troupes hétéroclites, comme s'il se trouvait à la tribune de l'Assemblée Nationale, quelques heures avant d'être fusillé sans jugement après l'assaut donné par la troupe. Dites-moi, est-ce Enjolras ou...Hugo, qui nous parle ?.....

(Il ouvre un volume et commence à lire la harangue d'Enjolras sur la barricade):

«Citoyens, vous représentez-vous l'avenir ? Les rues des villes inondées de lumières, des branches vertes sur les seuils, les nations soeurs, les hommes justes, les vieillards bénissant les enfants, le passé aimant le présent, les penseurs en pleine liberté, les croyants en pleine égalité, pour religion le ciel.

Dompter la matière, c'est le premier pas. Réaliser l'idéal, c'est le second. Réfléchissez à ce qu'a déjà fait le progrès. Nous avons dompté l'hydre, elle s'appelle le steamer, nous avons dompté le dragon, il s'appelle la locomotive, nous sommes sur le point de dompter le griffon, nous le tenons déjà et il s'appelle le ballon.

Citoyens, où allons-nous ? À la science faite gouvernement, à un lever de vérité correspondant à un lever du jour. Nous allons à l'unité des des peuples, nous allons à l'unité de l'homme. Plus de fictions, plus de parasites. Le réel gouverné par le vrai, voilà le but. La civilisation tiendra ses assises au sommet de l'Europe et plus tard au centre des continents, dans un grand parlement de l'intelligence.

Écoute-moi, Feuilly, vaillant ouvrier, homme du peuple, homme des peuples. Je te vénère. Tu as adopté pour mère l'humanité et pour père le droit. Tu vas mourir ici, c'est-à-dire triompher. Citoyens, quoi qu'il arrive aujourd'hui, c'est une révolution que vous allons faire. Et quelle révolution ? Je viens de le dire : la révolution du vrai.

Au point de vue politique, il n'y a qu'un seul principe: la souveraineté de l'homme sur lui-même. Cette souveraineté de moi sur moi s'appelle liberté. La protection de tous sur chacun s'appelle fraternité, quant à l'égalité, c'est la base même du système; la liberté en étant le sommet. L'égalité a un organe, l'instruction gratuite et obligatoire. Oui, le droit a un alphabet et c'est par lui qu'il faut commencer. De l'école identique sort la société égale. Oui, enseignement! Lumière! Tout vient de la lumière et tout y retourne.

Citoyens, le dix-neuvième siècle est grand, mais le vingtième siècle sera heureux. On n'aura plus à craindre la famine, l'exploitation, la prostitution par détresse, la misère par chômage, et l'échafaud, et le glaive, et les batailles et tous les brigandages du hasard dans la forêt des évènements. On sera heureux.

Amis, l'heure où nous sommes et où je vous parle est une heure sombre; mais ce sont là les achats pénibles de l'avenir. Une révolution est un péage. Oh, le genre humain sera délivré, relevé et consolé. Nous le lui affirmons sur cette barricade. D'où pousserons-nous le cri d'amour, si ce n'est du haut du sacrifice ? Frères, qui meurt ici meurt dans le rayonnement de l'avenir, et nous entrons dans une tombe toute pénétrée d'aurore.»

(Il referme lentement le livre, les yeux fermés, sourire au lèvres, puis se reprend et se calme.)

Enjolras ! Le révolutionnaire dans toute sa splendeur pathétique...Après les douloureux évènements de la Commune de Paris, il y a une dizaine d'années, Hugo m'avait rendu visite à l'imprimerie. Je travaillais à la réédition des «Châtiments», je crois. Les déclarations de Louise Michel exerçaient sur lui une sorte de fascination :

Cette femme est magnifique, Pierre-Jules, savez-vous ? Me glissa-t-il. Elle m'évoque mon Enjolras !

Et de fait, chaque fois qu'il parle d'elle, il la surnomme Enjolras et personne ne le contredit. Chacun reconnaît le bien fondé de cette ressemblance. Une fois encore, Victor a déployé ses talents de visionnaire.

Eh oui, réflexion faite, n'oublions jamais que «Les Misérables» est le premier roman de ce qu'on pourrait appeler l'ère préindustrielle. Les années 1830, c'est l'époque où les capitaines d'industrie provoquent le début de l'exode rural en embauchant massivement les paysans dans leurs fabriques. C'est aussi l'arrivée d'un moyen de locomotion et de transport qui va révolutionner notre manière de nous déplacer. Je veux parler du chemin de fer, que nous devons à l'Angleterre industrielle.

À ce sujet, les premières catastrophes ferroviaires créèrent un mot nouveau, évocateur au plus haut point : le déraillement, l'action de sortir des rails qui a des conséquences funestes incalculables.

Dans le roman, selon l'expression même utilisée par Hugo, un être va, dans tous les sens du terme,

dérailler. Cet être-là, c'est celui dont la mort sera la première manifestation d'humanité. Vous l'avez deviné, cet être-là se nomme Javert.

Nous ne sommes pas très loin des...1800 pages ! Je sais, je sais, la prolixité n'est pas la moindre des qualités de Victor. Gardons présent à l'esprit un chiffre étonnant : selon les sources, les témoins ou les collaborateurs occasionnels, Hugo a consacré entre quinze et vingt ans à l'écriture de l'oeuvre de sa vie. En 1862, après avoir remis les dernières corrections à son éditeur du moment, il était persuadé qu'il pouvait mourir...C'eût été dommage pour mes propres affaires. Enfin, passons...et reprenons le cours du récit.

L'aspect social et politique du roman s'estompe maintenant. Demeurent maintenant l'histoire d'amour entre Cosette et Marius et parallèlement l'effacement progressif de Valjean, qui bon gré mal gré, depuis le fin fond des égoûts parisiens a transmis le flambeau du bonheur de sa fille adoptive à ce couple improbable et surprenant constitué par Marius et son invraisemblable grand-père...

Le roman d'amour s'impose enfin et connaît son achèvement en point d'orgue ! Et tout cela malgré les réticences non avouées mais durables d'un Jean Valjean qui se garde toujours d'oublier qu'il est un paria, un déclassé, un forçat en rupture de ban pour l'éternité, même si Javert n'est plus là pour en témoigner.

Le roman d'amour, c'est aussi celui de Victor et de Juliette. Juliette : un demi-siècle de totale fidélité amoureuse, dont la réciproque ne fut pas toujours établie...Juliette qui sauva Victor de l'arrestation en 1851, Juliette, l'inlassable copiste des oeuvres de son génial amant, Juliette qui sut mettre à l'abri les manuscrits des «Misérables» et qui, mieux que personne, en connaît tous les secrets, toute la genèse...

Victor, reconnaissons-le, a su lui rendre hommage, à Juliette : il a daté la nuit de noces de Cosette et Marius du jour même de leur première soirée amoureuse : la nuit du 16 au 17 février 1833. Inoubliable et sacré souvenir qu'il se plaisait à célébrer chaque année...Pour l'heure, c'est monsieur Gillenormand en personne qui se charge, à sa singulière manière, avouons-le, de prendre la parole pour marquer cet inoubliable événement.(Il ouvre un volume) Voyons, voyons, c'est à la page....ah, voilà...quel sermon, mon dieu, quel sermon !

«Vous n'échapperez pas à deux sermons. Vous avez eu le matin celui du curé, vous aurez le soir celui du grand-père. Écoutez-moi, je vais vous donner un conseil: adorez-vous! Je ne fais pas un tas de giries, je vais au but :soyez-heureux. Il n'y a pas dans la création d'autres sages que les tourtereaux. Les philosophes disent: modérez vos joies. Moi je dis: lâchez-leur la bride, à vos joies. Soyez épris comme des diables. Soyez enragés. Les philosophes radotent.

Est-ce qu'il peut y avoir trop de parfums, trop de boutons de rose ouverts, trop de rossignols chantants, trop de feuilles vertes, trop d'aurore dans la vie ?Est-ce qu'on peut trop s'aimer? Est-ce qu'on peut trop se plaire l'un à l'autre? Est-ce qu'on peut trop s'enchanter, trop se cajoler, trop se charmer ? Est-ce qu'on peut trop être vivant? Est-ce qu'on peut trop être heureux ?

Soyons heureux sans chicaner. Obéissons aveuglément au soleil. Qu'est-ce que le soleil? C'est l'amour. Qui dit amour, dit femme. Ah, ah, voilà une toute-puissance, c'est la femme. Demandez à ce démagogue de Marius s'il n'est pas l'esclave de cette petite tyranne de Cosette. Et de son plein gré, le lâche! La femme! Il n'y a pas de Robespierre qui tienne, la femme règne.Je suis plus royaliste que cette royauté-là!

Je vous défie de sortir de là, ces diabesses sont nos anges. Oui, l'amour, la femme, le baiser, c'est un cercle dont je vous défie de sortir. Oui, une femme entre en scène, une étoile se lève; à plat-ventre ! Marius se battait il y a six mois; il se marie aujourd'hui. C'est bien fait. Oui, Marius, oui Cosette, vous avez raison. Existez hardiment l'un pour l'autre. Croyez ce que je dis là. Soyez l'un pour l'autre une religion. La meilleure manière d'adorer Dieu, c'est d'aimer sa femme. Je t'aime. Voilà mon catéchisme !!!

(Il referme le livre, le repose)

Quel talent, Victor, quel talent !

Souvenez-vous : Monsieur Madeleine aurait pu sceller le destin du forçat Champmathieu. Il a préféré révélé son identité au nom du bien absolu, en souvenir d'une promesse jamais avouée faite à monseigneur Myriel.

Aujourd'hui, après s'être appliqué à remettre Cosette aux mains secourables de la famille Gillenormand-Pontmercy, Jean Valjean cède à nouveau à ses démons de l'honnêteté totale, à son respect maladif de la vérité. Cet homme-là est un parangon de vertu, c'est l'incarnation de celui qui tient en égard absolu la plus infime des lois qui fondent nos sociétés humaines, c'est la manifestation parfaite du forçat philanthrope. C'est celui qui se croit obligé d'avouer au mari de Cosette l'épouvantable réalité de sa condition. On n'échappe pas à son destin.....

Intervention 27

En vingt ans de rédaction du roman, Victor a eu le temps de l'analyse, de la réflexion, de la comparaison des mentalités, des réalités, des sociétés humaines. Il a ainsi pressenti la force géopolitique de l'Europe, il a également su discerner la puissance naissante des États-Unis d'Amérique. Il a mesuré avant tout autre les ressources à venir de ce continent alors méconnu, mais riche d'une civilisation nouvelle, aux confins de la violence et des utopies.

C'est dans ce singulier contexte que s'inscrit un étonnant rendez-vous chez Marius Pontmercy, qui va brusquement relancer l'action tout en jetant un jour nouveau et salvateur sur la personnalité réelle de Jean Valjean, bizarrement oublié par Cosette, insidieusement repoussé par Marius. Et pourtant...

Intervention 28

L'auteur est bientôt à bout d'arguments: il se consacre magnifiquement à la fin de son histoire exemplaire. Lui remettant ses dernières corrections, il écrit à mon confrère Lacroix : «Si cette fin n'émeut pas, je renonce à écrire à jamais.» Victor a toujours eu un sens aigu de son talent d'écrivain....! Plus sérieusement, ce dernier chapitre est exceptionnel. Il est à l'image de l'oeuvre tout entière, une sorte de bible des temps modernes. Je reviens à mon confrère belge qui, lors de l'édition de 1862, écrivait à Hugo, un peu naïvement, reconnaissons-le, que la lecture des «Misérables» rendait meilleur. Sans doute, l'oeuvre elle-même est parfois naïve, mais elle est réelle, mais elle est rusée, mais elle est passionnée, mais elle est redoutablement forte ! Cette force a conquis au roman le public pour lequel il a été écrit...et publié à nouveau dès demain : un public universel, de l'enfance à l'université, en passant par le public populaire qui n'a cessé de retrouver, devant Gavroche mourant au pied de la barricade, son identité fondée sur la nation. Sans fausse modestie, je suis fier d'apporter demain ma pierre à cette destinée éditoriale sans précédent. À l'image de cette superbe et ultime page des «Misérables».

Intervention 29

Sur la tombe de Valjean, on ne lit aucun nom. Seulement quatre vers :

Il dort. Quoique le sort fût pour lui bien étrange.
Il vivait. Il mourut quand il n'eut plus son ange.
La chose simplement d'elle-même arriva,
Comme la nuit se fait lorsque le jour s'en va.

(Le noir se fait sur le plateau. On entend en voix off):

Tant qu'il existera, par le fait des lois et des moeurs, une damnation sociale créant artificiellement, en pleine civilisation, des enfers, et compliquant d'une fatalité humaine la destinée qui est divine; tant que les trois problèmes du siècle, la dégradation de l'homme par le prolétariat, la déchéance de la femme par la faim, l'atrophie de l'enfant par la nuit, ne seront pas résolus, tant que , dans de

certaines régions, l'asphyxie sociale sera possible; en d'autres termes, et à un point de vue plus étendu encore, tant qu'il y aura sur la terre ignorance et misère, des livres de la nature de celui-ci pourront ne pas être inutiles.

Victor Hugo
Hauteville-House, 1er janvier 1861.

Intervention 30

(la lumière revient sur le plateau)

Ce siècle extraordinaire aura connu bien des régimes politiques...Recensons un peu : tout commence avec Napoléon : premier empire. Au lendemain de Waterloo, c'est la Restauration, puis 1848 nous offre la seconde république, avant que Badinguet nous gratifie d'un second empire, qui lui-même nous conduit à la défaite de Sedan, dans laquelle prend douloureusement naissance cette troisième république qui nous gouverne aujourd'hui. Quel périple étourdissant....

Et dire que j'y ai pris ma part, en 48 ! Directeur de cabinet du ministre des affaires étrangères...je tutoyais l'Olympe...! C'est curieux comme Victor, lui, s'est tenu en lisière de cette révolution qui pourtant, à bien des égards, fleurait bon le romantisme.

Or, quelques années plus tôt, c'est lui qui enflammait les gilets rouges à la bataille d'Hernani. On le qualifiait alors de chef de file incontesté des romantiques. Le pourfendeur du classicisme n'avait pas son pareil pour offrir une nouvelle bible à la littérature. Je l'ai côtoyé, à cette époque. Il m'arrivait en effet d'être convié, comme lui, à la table de Balzac ou de Dumas. On y reconstruisait le monde avec passion, faconde et, souvent, intelligence. Ce nouveau Bonaparte avait déjà cette élévation de la pensée, cette capacité d'analyse qui contribuait à le situer au-dessus de la mêlée des opinions convenues. J'admiraits cet envol du discours et son pouvoir de conviction. Il taillait son chemin dans la forêt touffue de la politique avec un sens de la formule, ou de la parabole, qui nous laissait pantois, éblouis, conquis.

Curieusement, j'ai retrouvé cette aisance à discourir, beaucoup plus tard, chez un autre poète dont je m'honore d'avoir publié les oeuvres: Charles Baudelaire. Ses critiques littéraires étaient d'une justesse, d'une acuité confondantes. Adèle Hugo, l'épouse de Victor, aurait eu des bontés pour ce génie sulfureux, dit-on...On ne prête qu'aux riches, là comme ailleurs...

Intervention 31

La notoriété fut toujours, pour Hugo, un incomparable gage de reconnaissance. Pour vivre, que dis-je, pour faire vivre une femme et quatre enfants, il ne dispose que de sa plume et de sa si fertile imagination. Son entrée à l'Académie Française constitua une tenace et longue épreuve, qui connut de multiples épisodes : il échoua à quatre reprises, et il lui faudra attendre le 7 janvier 1841 pour connaître enfin la saveur d'une élection acquise de justesse. Dix-sept voix contre quinze à un certain Ancelot, médiocre auteur dramatique.

Le voici donc, à moins de quarante ans, au sommet de la république des Lettres. Cette reconnaissance va lui entrouvrir les portes des Tuileries où il entreprend des causeries régulières avec le roi Louis-Philippe. Ce début d'intimité lui vaudra, quatre ans plus tard, d'être nommé pair de France ! Ultime reconnaissance d'une société bien pensante qu'il se met à fréquenter avec une curieuse assiduité. Assez inexplicablement, je l'avoue, Hugo va littéralement s'engluer dans les mondanités en participant à l'existence superficielle du tout-Paris louis-philippard.

Reconnaissons-le bien volontiers, plus d'une fois je l'ai cru perdu pour la littérature, à cette époque. Et ce n'est pas lui faire injure de constater que sa production littéraire en a souffert...En un mot comme en cent...elle est quasiment nulle. Autant sa vie mondaine est fournie, autant sa veine créatrice est ténue.

D'ailleurs, en juillet 45, l'académicien-pair de France déserte la rubrique artistique des gazettes pour aborder les berges nauséabondes d'une sordide affaire de moeurs : Victor est surpris en flagrant délit

d'adultère avec Léonie d'Aunet...Léonie Biard, si l'on préfère. Il échappera de justesse à la vindicte journalistique au bénéfice de son immunité conférée par la pairie. La pauvre Léonie, elle, n'échappera pas à la prison Saint-Lazare...

Cette affaire aura le grand mérite de rendre notre poète à la littérature. L'écriture, à nouveau sera son souverain refuge, et dès le mois de novembre, il se lance à corps perdu dans la rédaction d'un ouvrage de longue haleine, tout à fait dans le goût des romans-feuilleton misérabilistes mis en vogue par Eugène Sue, c'est l'histoire d'un bagnard nommé Jean Tréjean. C'est surtout le début de l'aventure sublime et magnifique d'un effort créatif de près de vingt ans.

Intervention 32

Le dix-neuvième siècle aborde ses dernières décennies. Victor l'aura traversé au pas rythmé par son incomparable énergie vitale. Sa débordante, que dis-je débordante...inextinguible serait plus appropriée...son inextinguible sexualité devient légendaire, à ce qu'on raconte. Je n'en suis pas étonné outre mesure, ayant eu plus souvent qu'à mon tour l'insigne honneur de recueillir quelques confidences de notre génial phénomène...Mais ce qui est légendaire également, c'est l'écrivain lui-même, bien qu'il s'en défende avec une certaine coquetterie, d'ailleurs.

Jugez-en : dans cette année qui aura vu notre réédition des «Misérables», le gouvernement aura concrétisé la superbe utopie si chère à Hugo : la laïcité de l'enseignement public...obligatoire, et dans le même temps, le conseil municipal de Paris vient de débaptiser l'avenue d'Eylau, pour la renommer avenue Victor Hugo, puisque notre auteur y réside au numéro 130. Avouez qu'il y a là de quoi se sentir statufié de son vivant, non ? Ajoutons à cela qu'il est devenu le doyen de l'Académie Française: un pas de plus vers l'immortalité...Je plaisante à peine...

Intervention 33

Tout à l'heure, selon mon habitude, je feuilletais distraitement la presse du jour. J'ai brusquement songé que j'étais père de famille. À ce titre, j'ai essayé d'imaginer, pas plus tard que ce matin, quelle aurait été ma réaction si, comme Hugo, j'avais appris en lisant le journal la mort accidentelle de ma fille. Une fille dont le dernier souvenir que j'en gardais était celui d'une jeune mariée, tout entière attentive à son bonheur.

C'est le malheur absolu qui vous submerge alors ! Une seule pensée vous traverse l'esprit : Dieu se venge. Dieu vous fait payer au prix fort les écarts de votre vie privée ! Quoi ? Me dirais-je, tu n'étais pas là le jour de la noyade ! Tu n'étais même pas là le jour de l'enterrement !!! C'est dans la solitude honteuse de l'absence de son père que ta fille a été mise en terre !Éternelle sera l'expiation...Préférer ta maîtresse à ton épouse, sacrifier à la première la famille de la seconde : la mort est le montant exorbitant de cette trahison suprême...M'en serais-je moi-même jamais remis ?

Je suis convaincu que, pour Victor, cette disparition tragique aura été LA déchirure de sa vie, la plaie à jamais ouverte de toute son existence. Cette irrémédiable absence va sans doute constituer le nouveau filon qui va désormais alimenter sa création poétique et littéraire. Incontestablement, le personnage de Cosette puise à cette source. Son caractère, en bien des points, révèle des similitudes avec celui de Léopoldine; et souvent Hugo perce sous Valjean. Les pages admirables qui décrivent la passion, au sens évangélique du terme, du héros pendant la nuit de noces de son «ange» en portent un troublant témoignage. Inconsciemment, l'inceste plane...Victor, quand je l'interroge à ce sujet, se réfugie dans un mutisme quelque peu ambigu. N'importe, le génie, une fois encore, impose sa marque inégalable.

Intervention 34

Tout bien considéré, Victor est à mille lieues de l'image convenue d'un poète que chacun imagine coupé des contraintes quotidiennes, la tête dans les étoiles, planant au-delà d'une réalité médiocre et sans intérêt. Cet homme-là, au contraire, vit les deux pieds solidement posés dans son époque, attentif et curieux de la moindre évolution de la vie sociale et politique. Cet homme-là est irrémédiablement contemporain !

Hier soir, nous avons rendez-vous chez Bréban. J'étais en avance et je guettais l'arrivée de mon écrivain. Je le vis soudain qui remontait le boulevard à grands pas, la mine sombre, indifférent à la foule qui l'entourait. Il s'engouffra dans le restaurant et fila directement à sa table habituelle, sans me prêter la moindre attention. Je m'approchai :

«Bonsoir, Victor. Vous me semblez bien préoccupé....

- Mes fils ne sont que des ogres, Pierre-Jules ! Si je les écoutais, il ne seraient bons qu'à me dévorer mon capital, si péniblement constitué...
- Si magistralement constitué, voulez-vous dire. Nous connaissons tous le caractère judicieux de vos placements...
- Moquez-vous, moquez-vous. Ils nous permettent de vivre sur les intérêts, sans jamais écorner le capital, justement. Et savez-vous ce que Charles a eu le front de me dire ? Que je vivais en Père Goriot !»

Il en perdait le souffle. Sa colère me fit éclater de rire. Il se radoucit aussitôt et la soirée fut excellente, à l'image des huîtres qui ouvrirent notre menu...

Non, Victor ne vit pas en Père Goriot ! Il mène, au contraire, ses affaires en véritable capitaine d'industrie...Le bougre sait tenir ses comptes et négocier ses contrats. J'en suis un témoin tout à fait exemplaire. Je me souviens qu'en...mars 1853, il m'écrivit une lettre fort détaillée. M'étant engagé à publier son recueil de poèmes intitulé «Les Châtiments», j'appris par ce courrier qu'il y aurait, non pas une, mais deux éditions de l'oeuvre. L'une, complète mais clandestine, et l'autre, expurgée et publique. Ainsi, la censure pouvait sévir, les droits d'auteurs étaient saufs.

J'ai rarement connu un auteur aussi au fait des revenus de ses ouvrages. Il exerce bien, au plein sens du terme, une profession : celle d'écrivain, dont il tire la totalité de ses ressources. Combien de milliers de vers ce diable de surhomme a-t-il écrit ? Combien de feuillets a-t-il noirci de son écriture élégante et sûre d'elle ? Et combien d'éditeurs, partant de compagnons imprimeurs lui sont-ils redevables de ses multiples créations littéraires ? J'ai envers lui, je l'avoue, l'admiration respectueuse d'un frère pour son aîné...À l'aube de ses quatre-vingts ans, sa force créatrice me surprend encore...

Intervention 35

Il est des petits matins qui se prêtent particulièrement au regard qu'on jette derrière l'épaule, pour contempler le sillon tracé au fil des ans. L'aube qui point en ce moment fait partie de ces moments où le temps arrête son cours devant l'afflux des souvenirs....(Il ferme les yeux et sourit) 23 ans ! J'avais 23 ans quand j'ai fondé la maison Hetzel et Compagnie. C'était en...1837. À peine quatre ans plus tard, je signais avec Balzac et je commençais l'édition de sa «Comédie Humaine» ! Pour la première fois, dans l'histoire de la littérature, un écrivain allait colleter son génie avec la société de son temps. Pour la première fois...depuis Molière, peut-être.

Une oeuvre surhumaine allait s'en suivre, qui a fini par broyer son géniteur. Cher Honoré, qui pourrait décrire ta poignante solitude face au souffle de ta magistrale création ? Victor, sans doute, qui fut bien l'un des seuls à accompagner tes derniers instants. Cette pénible, et si soudaine, disparition lui demeure à jamais en mémoire. Nous en parlions dimanche dernier. En me contant ton agonie, son regard s'embuait tandis que sa voix s'enrouait, brisée par l'émotion. Il avait beaucoup d'admiration pour ton génie littéraire, Honoré, sois-en sûr.

Moi aussi, j'étais fasciné par ta puissance de travail. Me croiras-tu ? À chaque nouvelle parution, dès qu'un nouveau volume trônait dans ma vitrine, je savourais toujours l'honneur insigne d' être ton éditeur. Et cet état miraculeux s'est perpétué avec Dumas, avec Hugo bien sûr. J'aurais pu me satisfaire de cet état. Mais un éditeur qui n'est pas un brasseur d'idées peut vite craindre pour la bonne santé de ses affaires...

J'ai donc fondé, après mon retour d'exil, le Magasin d'éducation et de récréation, c'était il y a presque vingt ans déjà...en 1864. Tout comme Hugo, j'ai la conviction que les jeunes cerveaux d'aujourd'hui sont l'avenir édifiant et radieux de notre République. Mon idée reposait sur une idée simple et puissante : dans un même ouvrage, il s'agit tout simplement de faire collaborer le savant, l'écrivain et l'illustrateur. Il suffisait d'y penser : «Les Voyages Extraordinaires» de mon ami Jules Verne en sont l'illustration la plus aboutie. L'écrivain vulgarise, mieux popularise les grandes découvertes scientifiques de notre époque, tandis que l'illustrateur donne forme et réalité poétique à la chose. (Il se réjouit tout seul). Chaque livre, en prévision des étrennes, connaît ainsi trois éditions différentes : une édition économique, vendue très bon marché et donc à la portée du moins fortuné des lecteurs; ensuite une édition petit format, peu illustrée mais déjà porteuse d'images qui encouragent et stimulent l'imagination; enfin l'édition cartonnée, grand format, richement illustrée, le volume en lui-même est une oeuvre d'art, qui magnifie et porte haut le sujet qui s'y trouve développé.

Voilà ce que c'est qu'un éditeur qui a le constant souci de l'éducation populaire. Il n'est qu'à regarder le succès remporté par la publication des contes de Perrault, illustrés par Gustave Doré, pour être convaincu du bien-fondé de mes principes éditoriaux...

Et le point d'orgues arrive aujourd'hui, dans quelques heures, ma vitrine va regorger d'une édition nouvelle : «Les Misérables» en cinq volumes...Allons, Pierre-Jules, il est temps de se rendre à l'imprimerie. Une nouvelle page de l'histoire de la littérature va s'ouvrir. Et j'ai l'honneur d'en faire partie. Marchons. (Il sort)

(lumière decrescendo, musique crescendo)

Gilles Magréau
Vierzon – Jardin d'hiver
Août/Novembre 2008

HETZEL Intervention 1

Dès demain matin, on va découvrir la nouvelle édition des « Misérables ». Ce cher Victor, décidément est un homme de parole. « J'ai signé pour douze ans avec Lacroix, en 61, c'est vrai. Mais c'est vous, Pierre-Jules, qui publierez l'édition « ne varietur », corrigée par mes soins, et sans doute modifiée. Parole vaut contrat, dans ma bouche, vous verrez ! » Voilà ce qu'il m'avait dit à Guernesay, en 70, quelques heures avant son retour en France.

Prémonition ? Intuition de génie ? Les deux, sans doute. L'ordre des chapitres a bien été bouleversé au début de l'oeuvre. On y voit, singulièrement, l'évêque Myriel au comportement étonnant, pour ne pas dire déroutant. Curieux, n'est-ce pas ? Oui, c'est curieux comme Myriel est une sorte de miroir dans lequel Valjean va découvrir son propre reflet. Et à l'image du poète qui doit guider les peuples vers la lumière, c'est Myriel qui va guider le forçat vers le bien. Assurément, ce prêtre-là, qu'on découvre en dialogue avec un vieux conventionnel mourant, n'est vraiment pas un curé comme les autres, ne croyez-vous pas ? (Il se tourne vers le public) Pardonnez-moi ! À ma grande honte, j'ai omis de vous saluer...et de me présenter. Je me nomme Pierre-Jules Hetzel, et je serai demain l'éditeur comblé des « Misérables » format in octavo en cinq volumes....Mon dieu, quelle honte, quel manque de tact, je suis impardonnable....(Il sort)

intervention 2

Je tiens Hugo pour un auteur dramatique de tout premier plan. Dans «Les Misérables», et sans vergogne aucune, le romancier puise à plaisir dans les multiples ressources du dramaturge. On va me dire encore que j'exagère, que je regarde Victor avec les yeux de Chimène, que je vénère mon auteur au-delà du raisonnable ! Peut-être...mais peu importe ! Les jaloux de tous bords ne m'empêcheront pas de penser que l'arrivée de Valjean à Digne est un modèle du genre, et que tout le caractère du forçat se trouve en germe dans son retour solitaire au sein de la société humaine qui l'avait banni naguère. Un naguère de dix-neuf ans ! Dix-neuf ans....Dix-neuf ans de bagne pour Valjean...Dix-neuf ans d'exil pour Hugo ! Sacrebleu, c'est bien la première fois, ce soir, que je remarque cette troublante similitude...À l'occasion, j'interrogerai Victor là-dessus...Dix-neuf ans...Y verrait-on davantage qu'une simple coïncidence ?

Intervention 3

Le destin de Valjean est encadré par deux visages. Celui du charretier Fauchelevent, et celui de l'inspecteur Javert. Le premier deviendra son sauveur; nous le verrons plus tard, le second sera son persécuteur, nous l'apprendrons sans tarder. L'un remboursera sa reconnaissance, l'autre ne soldera jamais la dette pourtant acquittée par le séjour au bagne...

C'est étrange comme la scène fameuse de la charrette accidentée réunit dans sa dimension dramatique les trois protagonistes, et c'est magnifique comme Hugo, par la grâce de ce qui n'est pas dit, réussit à faire naître une tension extrême, où le malheur à venir est en germe dans un silence...heu, comment dire...? Un silence...expressif ? La formule est osée, n'est-ce pas ? (Il sort.)

Intervention 4

Je le tiens de Juliette Drouet, elle-même. Fantine est tout simplement la diminution du mot « enfantine ». Mot d'enfant que Victor aurait, disait-elle, emprunté à Léopoldine, dont les facéties de petite fille le ravissaient au plus haut point.

À l'origine, me précisa Juliette, la jeune maman de Cosette se prénommeait Marguerite. Marguerite Louet. De là venait le surnom de sa fille à Montfermeil: l'Alouette.

On ne dira jamais assez combien le roman est écrit sur un tissu biographique abondant. Un exemple, au hasard : Fantine aux prises avec le bourgeois Bamatabois et l'inspecteur Javert sous les yeux du maire de Montreuil, c'est Hugo lui-même témoignant en faveur d'une prostituée, rue Taitbout, en janvier 41, alors qu'il est académicien depuis deux jours. Comment s'étonner de la puissance du roman ? Il est forgé au courage de son auteur, tout simplement...(Il sort)

Intervention 5

Javert. Monsieur Javert. L'inspecteur Javert. C'est limpide : Javert n'a pas de prénom ! Le prénom, c'est bien ce qui distingue un individu d'un autre individu. La preuve est faite que Javert n'a rien d'humain. C'est le garde-chiourme de la Société, c'est le rempart de l'ordre établi. Tout au long du roman, Javert est un guetteur désincarné, l'ombre omniprésente de la loi, le gardien sans nuance et sans état d'âme de la règle, écrite ou non écrite. À ses yeux, le forçat est déchu pour l'éternité : le traquer sans relâche est un devoir sacré.

Depuis le bagne de Toulon, jusqu'au bureau de police de Montreuil-sur-mer, la chasse à courre est de rigueur. Mais le duel trouve son point d'équilibre : le gibier a identifié son trappeur, tandis que le chasseur se trompe de cible...Voilà tout l'enjeu de la conversation feutrée, mais impitoyable entre Javert et le maire de Montreuil, monsieur Madeleine, autrement dit Jean Valjean. Un combat de titans...

Intervention 6

La suite, on la connaît. C'est « tempête sous un crâne »! Valjean pourrait, sans coup férir, laisser condamner Champmathieu; puisqu'il se trouve abrité sous l'apparence honnête et rassurante de monsieur Madeleine. Or, le bien ne se monnaie pas, l'honneur ne se morcelle pas. Valjean se rend au tribunal d'Arras, disculpe l'accusé en révélant sa véritable identité, puis rentre aussitôt pour venir au chevet de Fantine, tandis que l'avocat général, pris de court et visiblement en manque de coupable, informe Javert « de la nécessité de se saisir de la personne de monsieur le maire de Montreuil-sur-mer ». Cette phrase où il y a beaucoup de « de », est sans doute écrite sous le coup de l'émotion, croit devoir préciser l'auteur...! Il n'empêche : Javert est content, Javert est heureux, Javert est satisfait. Sous le regard de Fantine, il est comme un démon qui retrouve son damné ! (Il sort.)

Intervention 7

HETZEL lit les deux articles. Puis s'adresse au public.

Intervention 8

Nous voici au premier quart du roman. Hugo a rédigé en dernier, sur le plateau de Mont-Saint-Jean, tout un développement consacré à Waterloo. Cela lui permet de revenir au 18 juin 1815, de s'offrir une incursion dans le style épique et flamboyant en nous contant cette effroyable bataille, mais aussi de relancer l'action de l'oeuvre en portant à la connaissance du lecteur deux personnages de toute première importance pour la suite : le colonel-baron de Pontmercy, père de Marius, et le sergent Thénardier, qu'on retrouvera bientôt aubergiste à Montfermeil, où Cosette est retenue en pension, disons en esclavage inavoué. Pour l'heure, remontons le temps...c'est la nuit sur la sinistre plaine de Waterloo....

Intervention 9

À bien des titres, ce roman sort de l'ordinaire. Il est, par exemple, l'un des premiers à parler autant de l'enfance. Je crois que Victor en a profité ici pour y développer ce que j'appellerais une théorie philosophique originale sur les petits des humains. Pour lui, l'enfant est plus qu'innocent, il est divin au sens où il ne partage ni les préoccupations ni les intérêts des grandes personnes. De là sa légèreté et sa grâce. Mais de là aussi sa souffrance, quand l'enfant se trouve déplacé, incompris, ignoré : son entrée dans la vie est un exil. Par nature, l'enfant devient alors un misérable. On jurerait le vivant portrait de la petite Cosette, que Jean Valjean va proprement racheter à sa famille...comment la qualifier ? À sa famille d'accueil ?

Là aussi, Hugo perce sous Valjean, et sans trop se tromper, on peut affirmer que l'enfant exerce sur Victor une attention proche de la fascination. Lui qui est, aujourd'hui encore, un mari au comportement...disons singulier, par contre est un père exigeant, parfois envahissant, scrupuleux et attentif dès qu'il s'agit d'éducation, d'apprentissage des principes – quels qu'ils soient, une simple règle de grammaire, comme l'attitude idoine dans une réception mondaine – un père, disais-je, qui craint toujours d'être pris en défaut dans son rôle d'éducateur.

À Guernesay, pendant son interminable exil, il avait instauré, chaque jeudi, un déjeûner destiné aux enfants pauvres du quartier. Bien souvent, la table rassemblait une trentaine d'enfants autour de notre écrivain devenu pédagogue et qui prenait ce nouveau rôle très au sérieux, sachant alterner la récompense et le châtement avec un art consommé de l'équité bien comprise.

Mais pour finir sur ce chapitre, je demeure persuadé qu'il n'y a pas loin de Cosette à Léopoldine, dont la douloureuse absence n'a jamais quitté Hugo. Donner vie à Cosette, prendre cette enfant par la main, avec courage et confiance, pour la conduire inexorablement vers un bonheur de jeune femme, n'est-ce pas là une manière comme une autre de...redonner vie, envers et contre tout, à l'ange adoré nommé...Léopoldine ?

Intervention 10

Paris est un océan, mais un fin pêcheur sait comment y trouver son poisson, Paris est une immense forêt dans laquelle le chasseur apprend vite à y débusquer son gibier. Anonyme locataire d'un modeste garni qu'on appelait la mesure Gorbeau, Valjean fut victime de son action charitable : il fit l'aumône à un faux mendiant, l'inspecteur Javert. La proie et le limier eurent le même choc émotionnel en croyant mutuellement se reconnaître.

Javert organise la traque et sollicite du renfort au commissariat du quartier. Valjean met à profit ce maigre répit pour disparaître avec Cosette, et serré de près par les policiers, utilise ses qualités physiques hors du commun pour escalader un mur d'enceinte situé petite rue Picpus, au numéro 62....

Intervention 11

Ce couvent situé petite rue Picpus, c'est le couvent des Bernardines, un ordre inventé de toutes pièces par Victor Hugo. Cette géniale créativité a été provoquée, soutenue, alimentée par Léonie Biard. Léonie Biard, cette jeune femme avec laquelle Hugo, récemment nommé pair de France, fut surpris au petit matin. Constat d'adultère, scandale étouffé in extremis, bref, ce jour-là, en 1845, la pauvre Léonie est conduite en prison, tandis que le romancier s'enferme chez lui pour s'attaquer à une oeuvre nouvelle, provisoirement intitulée « Jean Téjean », qu'il rebaptisera deux ans plus tard : « Misères ». C'est seulement au début de l'exil, en 53, qu'il choisira définitivement le titre d'un roman qui l'aura occupé plus de quinze ans : « Les Misérables ».

Mais revenons à Léonie : ce sont ses nombreuses pages de notes et de documentations qui aideront notre auteur à imaginer le couvent dans lequel Cosette va acquérir et parfaire son éducation. Elle est bien loin penser qu'en sortant de cette institution, elle va croiser la route, et la destinée de Marius Pontmercy, fils d'un colonel d'empire blessé à Waterloo, et celui de son grand-père, un vieil aristocrate authentique, nommé Gillenormand. Un sacré personnage, ce Gillenormand.....

Intervention 12

L'université, les librairies, les interminables discussions d'estaminets, tout cela suscite, encourage et développe le mouvement des idées. La réflexion conduit aux choix et mène à la vie politique. Et c'est alors que surgit à nouveau l'éternelle querelle des anciens et des modernes. Des mondes réputés inconciliables s'observent, s'évaluent, avant de s'affronter en cédant aux sirènes de la violence, de l'absolu de l'a-priori. Les générations qui ont connu, dans une même existence, l'ancien régime, puis la révolution, puis l'empire, puis la restauration, se cramponnent aux quelques certitudes qui subsistent au plus profond de leur être; tandis que les jeunes cerveaux pétris d'idéaux révolutionnaires, puis bonapartistes, appellent de toutes leurs forces une république autant éprise de justice que d'utopie. Et pour notre étonnant monsieur Gillenormand, la coupe est pleine...!

Intervention 13

Marius s'en était allé avec trente francs, sa montre et quelques hardes dans un sac de nuit. Il était monté dans un cabriolet et s'était dirigé à tout hasard vers le quartier latin. Qu'allait devenir Marius? Quel métier ! On est en plein roman feuilleton, n'est-ce pas ? Il faut à tout prix piquer la curiosité du lecteur et relancer son attention. Hugo n'hésite pas. Après le calme et le silence du couvent, il nous change radicalement d'univers et nous transporte au coeur de la vie bohème et insouciant, en apparence, des étudiants parisiens, chez qui les sentiments républicains naissent et prospèrent. C'est le temps des cénacles où le romantisme va trouver ses racines et sa légitimité. Hugo y évoque sa propre jeunesse et y décrit, n'en doutons pas, quelques souvenirs au parfum d'humour estudiantin...

Intervention 14

Evidemment, qu'il manque à son grand-père, le pauvre Marius. Farouche, décidé, têtu, indomptable, le jeune homme poursuit ses études de droit, travaille dans une librairie et commence à développer ce que l'auteur nomme une grande maladie, contractée au Jardin du Luxembourg, en suivant les promenades quotidiennes d'un certain monsieur Leblanc et de sa toute jeune fille qui semblait sortir à peine de l'adolescence. Le lecteur consciencieux, tout comme le spectateur attentif aura bien sûr, dans ce couple, reconnu Jean Valjean et Cosette. À cette époque, Valjean se fait appeler Ultime Fauchelevant, comme le frère du vieux charretier dont il a repris l'identité, après son décès au couvent. Marius, un jour, trouve un mouchoir oublié, croit-il, par la jeune fille. Voyant les initiales U.F., le voilà persuadé que l'aimable personne se prénomme...Ursule ! Ô prodiges de l'amour...! Mais je m'égare, pardonnez-moi. Marius a trouvé refuge à la mesure Gorbeau. Oui, ce galetas qui abrita Valjean et Cosette avant leur fuite vers le couvent Picpus...Cette mesure, en outre héberge une famille bien singulière. C'est ainsi qu'un beau soir...

Intervention de l'entracte

La première partie du roman s'achève habilement dans un savoureux climat de mélodrame : Marius vient de retrouver la trace de celui qu'il considère comme le sauveur de son père à Waterloo. En effet, Jondrette se nomme Thénardier. Sa fille Éponine est follement amoureuse du beau Marius. La bande que la police appelle les brigands de Patron-Minette, à laquelle appartient l'ancien cabaretier, a tendu un guet-apens au philanthrope Monsieur Leblanc. Le drame couve et se noue.... Mais que va-t-il advenir ? Saurez-vous patienter jusqu'à la fin de l'entracte? Nous verrons bien...

(il sort.)

Intervention 15

Hetzel lit la scène 15 puis :

Intervention 16

Quelle pénétration de la pensée ! La vision politique de Victor m'a toujours séduit, tant son pouvoir de conviction est énorme. Voici donc comment il justifiait son entrée en socialisme au début des années 30. Quel souffle dévastateur, quelle puissance prémonitoire....Quand j'y pense...l'esprit de 48 autour du gouvernement provisoire que présidait Lamartine, et dont j'avais le redoutable honneur de diriger le cabinet (il reste pensif quelques instants); cet esprit de 1848 était déjà en germe durant les journées de juillet 1830...Et ça, Victor l'a parfaitement analysé. Cet homme-là me stupéfie : plus il avance en âge et plus il rajeunit. Je comprends pourquoi notre toute nouvelle troisième république recherche ses avis et ses assentiments....

Mais je m'égare...Reprenons le cours de notre roman. Voyons, voyons....oui...Marius, voulant déjouer le piège tendu à Monsieur Leblanc...Valjean, si vous préférez, s'en était remis à la protection de la loi : il avait appelé Javert à la rescousse...qui avait arrêté la bande de malfaiteur. Et pendant cette arrestation mouvementée, Valjean s'était échappé par la fenêtre. Marius venait de perdre la trace de ses amours naissantes....

Quelques semaines plus tard Gavroche, fils des Thénardier, abandonné par ses parents, surprit un soir une scène surprenante, accompagnée d'un dialogue qui ne l'était pas moins....

Intervention 17

Les Misérables, c'est aussi un grand roman d'amour : c'est aussi le conte de fées d'une enfance torturée, martyrisée, qui va rencontrer la passion. Le bonheur de Marius et de Cosette vont terminer l'oeuvre en apothéose, autour de la mort de Valjean, figure moderne d'un christ..laïque ? L'image est osée, sans doute...et pourtant...! Mais nous n'en sommes pas là.

Grâce à Éponine, amoureuse sans retour, Marius va retrouver la trace...et l'adresse de la jeune fille aperçue au Jardin du Luxembourg. Elle et son père vivent dans une discrète maison de la rue Plumet. Marius s'y rend souvent de nuit...Il y rêve, y espère..et la veine poétique d'Hugo fera le reste. : vient le temps des écrits, des lettres échangées, des sentiments, des serments, des émois....

Intervention 19

On ne reste pas hors du temps quand la vie quotidienne reprend sauvagement ses droits. Plus que jamais Valjean demeure un fugitif, un forçat en rupture de ban, et plus que jamais après l'épisode du guet-apens dans la mesure Gorbeau, Javert a retrouvé son instinct de chasseur. Sentant confusément monter les menaces autour de lui, et songeant d'abord à mettre Cosette hors de danger, Valjean prend le parti de l'exil volontaire : l'Angleterre est le havre de paix et de tranquillité dont il rêve. Mais ce rêve, pour les jeunes gens, prend des airs de cauchemar.....

Intervention 18

Enfin, c'est LA rencontre.....

Intervention 19

On ne reste pas hors du temps quand la vie quotidienne reprend sauvagement ses droits. Plus que jamais Valjean demeure un fugitif, un forçat en rupture de ban, et plus que jamais après l'épisode du guet-apens dans la mesure Gorbeau, Javert a retrouvé son instinct de chasseur. Sentant confusément monter les menaces autour de lui, et songeant d'abord à mettre Cosette hors de danger, Valjean prend le parti de l'exil volontaire : l'Angleterre est le havre de paix et de tranquillité dont il rêve. Mais ce rêve, pour les jeunes gens, prend des airs de cauchemar.....

Intervention 20

Dans le même temps, l'enterrement du général Lamarque va provoquer un soulèvement insurrectionnel qui semblait couvrir depuis la révolution de juillet : après le beau coup de vent populaire et le grand ciel bleu, vient le temps du ciel nébuleux. Le Paris des étudiants, des boutiquiers, des ouvriers des faubourgs va brusquement s'enflammer, et l'émeute va prendre forme.

La remarque d'Hugo, à ce sujet, est fort judicieuse. Jugez vous-mêmes :

« Toute émeute ferme les boutiques, déprime les fonds, consterne la bourse, suspend le commerce, entrave les affaires, précipite les faillites...On a calculé que le premier jour d'émeute coûte à la France vingt millions, le deuxième quarante, le troisième soixante....Mais tout cela vaut-il le sang versé ? »

Ayant à nouveau perdu contact avec son amoureuse, Marius, comme on se suicide, retrouve ses amis étudiants sur la barricade érigée rue de la Chanvrerie. Il y retrouvera les principaux protagonistes du roman, dont une créature qui ne lui est point inconnue, déguisée en garçon.....

Intervention 21

Parmi les figures les plus exemplaires présentes sur la barricade de la rue de la Chanvrière, il en est une pour laquelle Hugo semble avoir une affection particulière : je veux parler d'Enjolras, le chef charismatique des étudiants, ces fameux amis de l'A.B.C.

Regardez-le, ce jeune homme au regard fiévreux, Saint-Just réincarné, pleinement conscient de la force historique de l'insurrection. Écoutez-le galvaniser ses troupes hétéroclites, comme s'il se trouvait à la tribune de l'Assemblée Nationale, quelques heures avant d'être fusillé sans jugement après l'assaut donné par la troupe. Dites-moi, est-ce Enjolras ou...Hugo, qui nous parle ?.....

Intervention 22

Valjean, avec un buvard bavard, avait appris que Cosette aimait un certain jeune homme qu'elle avait prévenu de son prochain départ pour Londres. Peu après, Gavroche lui avait remis la lettre de Marius destinée à Cosette : « Je meurs. Quand tu liras ces lignes, mon âme sera près de toi ! » Peut-on faire plus court et plus lapidaire ?

Résumons : Valjean rejoint la barricade dans le but de sauver Marius. Il y retrouve Javert qui, déguisé en espion a été fait prisonnier par les insurgés. Chargé de supprimer le policier, notre héros, inexplicablement, tranchera les liens de Javert en lui révélant le nom sous lequel il vit 7 rue de l'Homme Armé : Fauchelevent. Puis la barricade prise d'assaut, Valjean s'en évadera, portant Marius, inconscient et blessé, en soulevant la grille qui conduit aux égouts de Paris. Et c'est là, tout près d'une issue fermée à double tour, qu'une nouvelle surprise l'attend...

Intervention 23

N'oublions jamais que « Les Misérables » est le premier roman de ce qu'on pourrait appeler l'ère préindustrielle. Les années 1830, c'est l'époque où les capitaines d'industrie provoquent le début de l'exode rural en embauchant massivement les paysans dans leurs fabriques. C'est aussi l'arrivée d'un moyen de locomotion et de transport qui va révolutionner notre manière de nous déplacer. Je veux parler du chemin de fer, que nous devons à l'Angleterre industrielle.

À ce sujet, les premières catastrophes ferroviaires créèrent un mot nouveau, évocateur au plus haut point : le déraillement, l'action de sortir des rails qui a des conséquences funestes incalculables.

Dans le roman, selon l'expression même utilisée par Hugo, un être va, dans tous les sens du terme, dérailler. Cet être-là, c'est celui dont la mort sera la première manifestation d'humanité. Vous l'avez deviné, cet être-là se nomme Javert.

Intervention 24

Nous ne sommes pas très loin des...1800 pages ! Je sais, je sais, la prolixité n'est pas la moindre des qualités de Victor. Gardons présent à l'esprit un chiffre étonnant : selon les sources, les témoins ou les collaborateurs occasionnels, Hugo a consacré entre quinze et vingt ans à l'écriture de l'oeuvre de sa vie. En 1862, après avoir remis les dernières corrections à son éditeur du moment, il était persuadé qu'il pouvait mourir...C'eût été dommage pour mes propres affaires. Enfin, passons...et reprenons le cours du récit.

L'aspect social et politique du roman s'estompe maintenant. Demeurent maintenant l'histoire d'amour entre Cosette et Marius et parallèlement l'effacement progressif de Valjean, qui bon gré mal gré, depuis le fin fond des égouts parisiens a transmis le flambeau du bonheur de sa fille adoptive à ce couple improbable et surprenant constitué par Marius et son invraisemblable grand-père...

Intervention 25

Le roman d'amour s'impose enfin et connaît son achèvement en point d'orgue ! Et tout cela malgré les réticences non avouées mais durables d'un Jean Valjean qui se garde toujours d'oublier qu'il est un paria, un déclassé, un forçat en rupture de ban pour l'éternité, même si Javert n'est plus là pour en témoigner.

Le roman d'amour, c'est aussi celui de Victor et de Juliette. Juliette : un demi-siècle de totale fidélité amoureuse, dont la réciproque ne fut pas toujours établie...Juliette qui sauva Victor de l'arrestation en 1851, Juliette, l'inlassable copiste des oeuvres de son génial amant, Juliette qui sut mettre à l'abri les manuscrits des « Misérables » et qui, mieux que personne, en connaît tous les secrets, toute la genèse...

Victor, reconnaissons-le, a su lui rendre hommage, à Juliette : il a daté la nuit de noces de Cosette et Marius du jour même de leur première soirée amoureuse : la nuit du 16 au 17 février 1833. Inoubliable et sacré souvenir qu'il se plaisait à célébrer chaque année...Pour l'heure, c'est monsieur Gillenormand en personne qui se charge, à sa singulière manière, avouons-le, de prendre la parole pour marquer cet inoubliable événement.

Intervention 26

Souvenez-vous : Monsieur Madeleine aurait pu sceller le destin du forçat Champmathieu. Il a préféré révélé son identité au nom du bien absolu, en souvenir d'une promesse jamais avouée faite à monseigneur Myriel.

Aujourd'hui, après s'être appliqué à remettre Cosette aux mains secourables de la famille Gillenormand-Pontmercy, Jean Valjean cède à nouveau à ses démons de l'honnêteté totale, à son respect maladif de la vérité. Cet homme-là est un parengon de vertu, c'est l'incarnation de celui qui tient en égard absolu la plus infime des lois qui fondent nos sociétés humaines, c'est la manifestation parfaite du forçat philanthrope. C'est celui qui se croit obligé d'avouer au mari de Cosette l'épouvantable réalité de sa condition. On n'échappe pas à son destin....

Intervention 27

En vingt ans de rédaction du roman, Victor a eu le temps de l'analyse, de la réflexion, de la comparaison des mentalités, des réalités, des sociétés humaines. Il a ainsi pressenti la force géopolitique de l'Europe, il a également su discerner la puissance naissante des États-Unis d'Amérique. Il a mesuré avant tout autre les ressources à venir de ce continent alors méconnu, mais riche d'une civilisation nouvelle, aux confins de la violence et des utopies.

C'est dans ce singulier contexte que s'inscrit un étonnant rendez-vous chez Marius Pontmercy, qui va brusquement relancer l'action tout en jetant un jour nouveau et salvateur sur la personnalité réelle de Jean Valjean, bizarrement oublié par Cosette, insidieusement repoussé par Marius. Et pourtant...

Intervention 28

L'auteur est bientôt à bout d'arguments: il se consacre magnifiquement à la fin de son histoire exemplaire. Lui remettant ses dernières corrections, il écrit à mon confrère Lacroix : « Si cette fin n'émeut pas, je renonce à écrire à jamais. » Victor a toujours eu un sens aigu de son talent d'écrivain....! Plus sérieusement, ce dernier chapitre est exceptionnel. Il est à l'image de l'oeuvre tout entière, une sorte de bible des temps modernes. Je reviens à mon confrère belge qui, lors de l'édition de 1862, écrivait à Hugo, un peu naïvement, reconnaissons-le, que la lecture des « Misérables » rendait meilleur. Sans doute, l'oeuvre est même parfois naïve, mais elle est réelle, mais elle est rusée, mais elle est passionnée, mais elle est redoutablement forte ! Cette force a conquis au roman le public pour lequel il a été écrit...et publié à nouveau dès demain : un public universel, de l'enfance à l'université, en passant par le public populaire qui n'a cessé de retrouver, devant Gavroche mourant au pied de la barricade, son identité fondée sur la nation. Sans fausse modestie, je suis fier d'apporter demain ma pierre à cette destinée éditoriale sans précédent. À l'image de cette superbe et ultime scène des « Misérables ».

Intervention 29

Sur la tombe de Valjean, on ne lit aucun nom. Seulement quatre vers :

Il dort. Quoique le sort fût pour lui bien étrange.
Il vivait. Il mourut quand il n'eut plus son ange.
La chose simplement d'elle-même arriva,
Comme la nuit se fait lorsque le jour s'en va.

Le noir se fait sur le plateau. On entend en voix off :

Tant qu'il existera, par le fait des lois et des moeurs, une damnation sociale créant artificiellement, en pleine civilisation, des enfers, et compliquant d'une fatalité humaine la destinée qui est divine; tant que les trois problèmes du siècle, la dégradation de l'homme par le prolétariat, la déchéance de la femme par la faim, l'atrophie de l'enfant par la nuit, ne seront pas résolus, tant que , dans de certaines régions, l'asphyxie sociale sera possible; en d'autres termes, et à un point de vue plus étendu encore, tant qu'il y aura sur la terre ignorance et misère, des livres de la nature de celui-ci pourront ne pas être inutiles.

Victor Hugo
Hauteville-House, 1er janvier 1862

Intervention 30

Ce siècle extraordinaire aura connu bien des régimes politiques...Recensons un peu : tout commence avec Napoléon : premier empire. Au lendemain de Waterloo, c'est la Restauration, puis 1848 nous offre la seconde république, avant que Badinguet nous gratifie d'un second empire, qui lui-même nous conduit à la défaite de Sedan, dans laquelle prend douloureusement naissance cette troisième république qui nous gouverne aujourd'hui. Quel périple étourdissant....

Et dire que j'y ai pris ma part, en 48 ! Directeur de cabinet du ministre des affaires étrangères...je tutoyais l'Olympe...! C'est curieux comme Victor, lui, s'est tenu en lisière de cette révolution qui pourtant, à bien des égards, fleurait bon le romantisme.

Or, quelques années plus tôt, c'est lui qui enflammait les gilets rouges à la bataille d'Hernani. On le qualifiait alors de chef de file incontesté des romantiques. Le pourfendeur du classicisme n'avait pas son pareil pour offrir une nouvelle bible à la littérature. Je l'ai côtoyé, à cette époque. Il m'arrivait en effet d'être convié, comme lui, à la table de Balzac ou de Dumas. On y reconstruisait le monde avec passion, faconde et, souvent, intelligence. Ce nouveau Bonaparte avait déjà cette élévation de la pensée, cette capacité d'analyse qui contribuait à le situer au-dessus de la mêlée des opinions convenues. J'admirais cet envol du discours et son pouvoir de conviction. Il taillait son chemin dans la forêt touffue de la politique avec un sens de la formule, ou de la parabole, qui nous laissait pantois, éblouis, conquis.

Curieusement, j'ai retrouvé cette aisance à discourir, beaucoup plus tard, chez un autre poète dont je m'honore d'avoir publié les oeuvres: Charles Baudelaire. Ses critiques littéraires étaient d'une justesse, d'une acuité confondantes. Adèle Hugo, l'épouse de Victor, aurait eu des bontés pour ce génie sulfureux, dit-on...On ne prête qu'aux riches, là comme ailleurs...

Intervention 31

La notoriété fut toujours, pour Hugo, un incomparable gage de reconnaissance. Pour vivre, que dis-je, pour faire vivre une femme et quatre enfants, il ne dispose que de sa plume et de sa si fertile imagination. Son entrée à l'Académie Française constitua une tenace et longue épreuve, qui connut de multiples épisodes : il échoua à quatre reprises, et il lui faudra attendre le 7 janvier 1841 pour connaître enfin la saveur d'une élection acquise de justesse. Dix-sept voix contre quinze à un certain Ancelot, médiocre auteur dramatique.

Le voici donc, à moins de quarante ans, au pinacle de la république des Lettres. Cette reconnaissance va lui entrouvrir les portes des Tuileries où il entreprend des causeries régulières avec le roi Louis-Philippe. Ce début d'intimité lui vaudra, quatre ans plus tard, d'être nommé pair de France ! Ultime reconnaissance d'une société bien pensante qu'il se met à fréquenter avec une curieuse assiduité. Assez inexplicablement, je l'avoue, Hugo va littéralement s'engluer dans les mondanités en participant à l'existence superficielle du tout-Paris louis-philippard.

Reconnaissons-le bien volontiers, plus d'une fois je l'ai cru perdu pour la littérature, à cette époque. Et ce n'est pas lui faire injure de constater que sa production littéraire en a souffert...En un mot comme en cent...elle est quasiment nulle. Autant sa vie mondaine est fournie, autant sa veine créatrice est ténue.

D'ailleurs, en juillet 45, l'académicien-pair de France déserte la rubrique artistique des gazettes pour aborder les berges nauséabondes d'une sordide affaire de moeurs : Victor est surpris en flagrant délit d'adultère avec Léonie d'Aunet...Léonie Biard, si l'on préfère. Il échappera de justesse à la vindicte journalistique au bénéfice de son immunité conférée par la pairie. La pauvre Léonie, elle, n'échappera pas à la prison Saint-Lazare...

Cette affaire aura le grand mérite de rendre notre poète à la littérature. L'écriture, à nouveau sera son souverain refuge, et dès le mois de novembre, il se lance à corps perdu dans la rédaction d'un ouvrage de longue haleine, tout à fait dans le goût des romans-feuilleton misérabilistes mis en vogue par Eugène Sue, c'est l'histoire d'un bagnard nommé Jean Tréjean. C'est surtout le début de l'aventure sublime et magnifique d'un effort créatif de près de vingt ans.

Intervention 32

Le dix-neuvième siècle aborde ses dernières décennies. Victor l'aura traversé au pas rythmé par son incomparable énergie vitale. Sa débordante, que dis-je débordante...inextinguible serait plus appropriée...son inextinguible sexualité devient légendaire, à ce qu'on raconte. Je n'en suis pas étonné outre mesure, ayant eu plus souvent qu'à mon tour l'insigne honneur de recueillir quelques confidences de notre génial phénomène...Mais ce qui est légendaire également, c'est l'écrivain lui-même, bien qu'il s'en défende avec une certaine coquetterie, d'ailleurs.

Jugez-en : dans cette année qui aura vu notre réédition des « Misérables », le gouvernement aura concrétisé la superbe utopie si chère à Hugo : la laïcité de l'enseignement public...obligatoire, et dans le même temps, le conseil municipal de Paris vient de débaptiser l'avenue d'Eylau, pour la renommer avenue Victor Hugo, puisque notre auteur y réside au numéro 130. Avouez qu'il y a là de quoi se sentir statufié de son vivant, non ? Ajoutons à cela qu'il est devenu le doyen de l'Académie Française: un pas de plus vers l'immortalité...Je plaisante à peine...

Intervention 33

Tout à l'heure, selon mon habitude, je feuilletais distraitement la presse du jour. J'ai brusquement songé que j'étais père de famille. À ce titre, j'ai essayé d'imaginer, pas plus tard que ce matin, quelle aurait été ma réaction si, comme Hugo, j'avais appris en lisant le journal la mort accidentelle de ma fille. Une fille dont le dernier souvenir que j'en gardais était celui d'une jeune mariée, tout entière attentive à son bonheur.

C'est le malheur absolu qui vous submerge alors ! Une seule pensée vous traverse l'esprit : Dieu se venge. Dieu vous fait payer au prix fort les écarts de votre vie privée ! Quoi ? Me dirais-je, tu n'étais pas là le jour de la noyade ! Tu n'étais même pas là le jour de l'enterrement !!! C'est dans la solitude honteuse de l'absence de son père que ta fille a été mise en terre ! Éternelle sera l'expiation...Préférer ta maîtresse à ton épouse, sacrifier à la première la famille de la seconde : la mort est le montant exorbitant de cette trahison suprême...M'en serais-je moi-même jamais remis ?

Je suis convaincu que, pour Victor, cette disparition tragique aura été LA déchirure de sa vie, la plaie à jamais ouverte de toute son existence. Cette irrémédiable absence va sans doute constituer le nouveau filon qui va désormais alimenter sa création poétique et littéraire. Incontestablement, le personnage de Cosette puise à cette source. Son caractère, en bien des points, révèle des similitudes avec celui de Léopoldine; et souvent Hugo perce sous Valjean. Les pages admirables qui décrivent la passion, au sens évangélique du terme, du héros pendant la nuit de noces de son « ange » en portent un troublant témoignage. Inconsciemment, l'inceste plane...Victor, quand je l'interroge à ce sujet, se réfugie dans un mutisme quelque peu ambigu. N'importe, le génie, une fois encore, impose sa marque inégalable.

Intervention 34

Tout bien considéré, Victor est à mille lieues de l'image convenue d'un poète que chacun imagine coupé des contraintes quotidiennes, la tête dans les étoiles, planant au-delà d'une réalité médiocre et sans intérêt. Cet homme-là, au contraire, vit les deux pieds solidement posés dans son époque, attentif et curieux de la moindre évolution de la vie sociale et politique. Cet homme-là est irrémédiablement contemporain !

Hier soir, nous avons rendez-vous chez Brébant. J'étais en avance et je guettais l'arrivée de mon écrivain. Je le vis soudain qui remontait le boulevard à grands pas, la mine sombre, indifférent à la foule qui l'entourait. Il s'engouffra dans le restaurant et fila directement à sa table habituelle, sans me prêter la moindre attention. Je m'approchai :

« Bonsoir, Victor. Vous me semblez bien préoccupé....

- Mes fils ne sont que des ogres, Pierre-Jules ! Si je les écoutais il ne seraient bons qu'à me dévorer mon capital, si péniblement constitué...
- Si magistralement constitué, voulez-vous dire. Nous connaissons tous le caractère judicieux de vos placements...
- Moquez-vous, moquez-vous. Ils nous permettent de vivre sur les intérêts, sans jamais écorner le capital, justement. Et savez-vous ce que Charles a eu le front de me dire ? Que je vivais en Père Goriot ! »

Il en perdait le souffle. Sa colère me fit éclater de rire. Il se radoucit aussitôt et la soirée fut excellente, à l'image des huîtres qui ouvrirent notre menu...

Non, Victor ne vit pas en Père Goriot ! Il mène, au contraire, ses affaires en véritable capitaine d'industrie... Le bougre sait tenir ses comptes et négocier ses contrats. J'en suis un témoin tout à fait exemplaire. Je me souviens qu'en... mars 1853, il m'écrivit une lettre fort détaillée. M'étant engagé à publier son recueil de poèmes intitulé « Les Châtiments », j'appris par ce courrier qu'il y aurait, non pas une, mais deux éditions de l'oeuvre. L'une, complète mais clandestine, et l'autre, expurgée et publique. Ainsi, la censure pouvait sévir, les droits d'auteurs étaient saufs.

J'ai rarement connu un auteur aussi au fait des revenus de ses oeuvres. Il exerce bien, au plein sens du terme, une profession : celle d'écrivain, dont il tire la totalité de ses ressources. Combien de milliers de vers ce diable de surhomme a-t-il écrit ? Combien de feuillets a-t-il noirci de son écriture élégante et sûre d'elle ? Et combien d'éditeurs, partant de compagnons imprimeurs lui sont-ils redevables de ses multiples créations littéraires ? J'ai envers lui, je l'avoue, l'admiration respectueuse d'un frère pour son aîné... À l'aube de ses quatre-vingts ans, sa force créatrice me surprend encore...

Il est des petits matins qui se prêtent particulièrement au regard qu'on jette derrière l'épaule, pour contempler le sillon tracé au fil des ans. L'aube qui point en ce moment fait partie de ces moments où le temps arrête son cours devant l'afflux des souvenirs....(Il ferme les yeux et sourit) 23 ans ! J'avais 23 ans quand j'ai fondé la maison Hetzel et compagnie. C'était en...1837. À peine quatre ans plus tard, je signais avec Balzac et je commençais l'édition de sa « Comédie Humaine » ! Pour la première fois, dans l'histoire de la littérature, un écrivain allait colleter son génie avec la société de son temps. Pour la première fois...depuis Molière, peut-être.

Une oeuvre surhumaine allait s'en suivre, qui a fini par broyer son géniteur. Cher Honoré, qui pourrait décrire ta poignante solitude face au souffle de ta magistrale création ? Victor, sans doute, qui fut bien l'un des seuls à accompagner tes derniers instants. Cette pénible, et si soudaine, disparition lui demeure à jamais en mémoire. Nous en parlions dimanche dernier. En me contant ton agonie, son regard s'embuait tandis que sa voix s'enrouait, brisée par l'émotion. Il avait beaucoup d'admiration pour ton génie littéraire, Honoré, sois-en sûr.

Moi aussi, j'étais fasciné par ta puissance de travail. Me croiras-tu ? À chaque nouvelle parution, dès qu'un nouveau volume trônait dans ma vitrine, je savourais toujours l'honneur insigne d'être ton éditeur. Et cet état miraculeux s'est perpétué avec Dumas, avec Hugo bien sûr. J'aurais pu me satisfaire de cet état. Mais un éditeur qui n'est pas un brasseur d'idées peut vite craindre pour la bonne santé de ses affaires...

J'ai donc fondé, après mon retour d'exil, le Magasin d'éducation et de récréation, c'était il y a presque vingt ans déjà...en 1864. Tout comme Hugo, j'ai la conviction que les jeunes cerveaux d'aujourd'hui sont l'avenir édifiant et radieux de notre République. Mon idée reposait sur une idée simple et puissante : dans un même ouvrage, il s'agit tout simplement de faire collaborer le savant, l'écrivain et l'illustrateur. Il suffisait d'y penser : « Les Voyages Extraordinaires » de mon ami Jules Verne en sont l'illustration la plus aboutie. L'écrivain vulgarise, mieux popularise les grandes découvertes scientifiques de notre époque, tandis que l'illustrateur donne forme et réalité poétique à la chose. (Il se réjouit tout seul). Chaque livre, en prévision des étrennes, connaît ainsi trois éditions différentes : une édition économique, vendue très bon marché et donc à la portée du moins fortuné des lecteurs; ensuite une édition petit format, peu illustrée mais déjà porteuse d'images qui encouragent et stimulent l'imagination; enfin l'édition cartonnée, grand format, richement illustrée, le volume en lui-même est une oeuvre d'art, qui magnifie et porte haut le sujet qui s'y trouve développé.

Voilà ce que c'est qu'un éditeur qui a le constant souci de l'éducation populaire. Il n'est qu'à regarder le succès remporté par la publication des contes de Perrault, illustré par Gustave Doré, pour être convaincu du bien-fondé de mes principes éditoriaux...

Et le point d'orgues arrive aujourd'hui, dans quelques heures, ma vitrine va regorger d'une édition nouvelle : « Les Misérables » en cinq volumes...Allons, Pierre-Jules, il est temps de se rendre à l'imprimerie. Une nouvelle page de l'histoire de la littérature va s'ouvrir. Et j'ai l'honneur d'en faire partie. Marchons. (Il sort)